

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

Bavardons un peu ! Coups de soleil



Voici l'époque des vacances terminée.

Les camarades du bureau sont rentrés après avoir pris un peu de repos bien gagné.

L'année de travail se termine, pour chacun, non pas le 31 décembre mais bien au moment du départ en vacances, et reprend au retour. C'est pourquoi, à la rentrée, à tête reposée, on fait le bilan de l'année passée et l'on commence à faire des projets pour l'année à venir. Le bureau est au complet : on discute.

Nous connaissons certains défauts de notre organisation, mais c'est surtout le manque de temps qui en est la cause. Cependant vous savez tous que ce temps est pris sur nos loisirs et que, malgré toute notre bonne volonté, en fréquentant l'Amicale deux ou trois fois par semaine, après notre travail, et en y restant jusqu'à huit et neuf heures du soir, nous arrivons bien difficilement à nous mettre à jour et la parution régulière de notre Bulletin en souffre !

Beaucoup d'entre vous ne se doutent même pas de ce que représente, comme travail, un journal de quatre pages seulement ! surtout lorsque nous ne sommes que deux ou trois pour le faire : trouver ce qui intéresse les copains, écrire des articles, mettre en page, préparer les bandes, expédier... et pourtant, plus d'un en lisant notre Bulletin a dit : « Ils auraient dû parler de telle ou telle chose », « Ils devraient avoir une rubrique de... », etc., etc. Mais ces camarades ne nous envoient pas leurs suggestions qui pourraient peut-être nous être très utiles.

Certains ont des souvenirs à raconter qui pourraient intéresser tout le monde ; pourquoi ne pas le faire ? Nous avons besoin d'articles. Plus de camarades collaboreront à notre journal, plus il sera intéressant et plus il paraîtra régulièrement. Prenez donc votre courage à deux mains et envoyez-nous vos suggestions, comptes rendus de réunions de P. G., critiques, articles, dessins, récits d'évasions réussies ou malheureuses, etc.

Mais ce n'est pas tout. Au temps où vous étiez en Allemagne, combien de fois avez-vous noté les adresses des copains et avez-vous donné la vôtre en vous promettant de vous écrire et de vous revoir après la Libération ?

Ces promesses n'ont pas toujours été tenues mais vous avez encore, quelque part dans vos paperasses, ces adresses. Envoyez-les-nous.

Nous appartenons malheureusement à un

Stalag dont les archives ont été détruites. Retrouver toutes les adresses des anciens du IIC est une chose presque impossible. Quelques-uns des anciens H. de C. ont pu nous fournir quelques listes. Nous en avons profité pour envoyer un spécimen du Bulletin et avons pu récolter beaucoup de nouveaux adhérents. Il y a eu, dans la quantité, des adresses incomplètes ou fausses, mais, dans l'ensemble, le résultat était bon.

Dernièrement, notre camarade Defontaine à Aubrives (Ardennes) nous a fait parvenir une liste de 11 adresses parmi lesquelles une seule était connue de nous. Nous avons envoyé un journal à chacune des dix autres et nous ne doutons pas que le nombre de nos adhérents sera augmenté d'autant.

Je tiens, dans le numéro de ce Bulletin, à remercier vivement le camarade Defontaine et j'espère que d'autres l'imiteront en fouillant dans leurs archives et en nous envoyant des adresses en nombre impressionnant.

Plus nous serons nombreux, plus nous serons forts et plus nous pourrions faire de bien parmi ceux de nos copains ou leur famille, se trouvant actuellement dans la gêne qui est si souvent le résultat de ce séjour forcé de cinq longues années en Allemagne.

Je lisais l'autre jour dans un Bulletin édité par une Amicale deux exemples qui m'ont frappé : le premier, c'était un camarade, père de famille, qui offrait des vacances gratuites d'un mois à un enfant appartenant à l'un de ses camarades plus déshérité ou mort en captivité et qui lui promettait « les meilleurs soins de la part de sa petite famille ». En voici un qui n'a pas oublié les promesses faites là-bas. C'est un beau geste qui mérite d'être signalé, et je vous donne le nom de ce camarade, bien qu'il n'appartienne pas à notre Stalag : c'est Emile Viaud, du IIE, 71, rue de la Sous-Préfecture, aux Sables-d'Olonne (Vendée).

L'autre exemple ? Il n'est pas bien beau ! Il émane d'un autre camarade du même Stalag. Son nom n'est pas mentionné : tant mieux, ou tant pis ! C'est un extrait de sa lettre : « Pourquoi voulez-vous que je paie 180 francs à l'Amicale, et que voulez-vous que je fasse de votre journal ?... »

On croit rêver. Son attitude là-bas ne devait pas être bien belle non plus !!!

Souhaitons qu'il n'y en ait pas beaucoup de cette espèce chez nous et espérons que grâce à toutes les nouvelles adresses que vous allez nous envoyer le nombre de nos adhérents nous permette de compter notre Amicale parmi les plus fortes. Merci d'avance.

B. M.



A quoi songer quand le sirocco vous cloue, effondré et ruisselant, dans un fauteuil de jardin sinon aux fraîches rigueurs du climat poméranien ?

Où étais-tu il y a sept ans ? Tu achevais tout juste ta prise de contact avec le kommando dont tu

croyais bien t'échapper quelques jours, quelques semaines, quelques mois plus tard, mais te doutais-tu, pauvre carcasse, que tu y vivrais plusieurs années ?

A moins que tu ne croupisses sur la fibre qui recouvrait le ciment du hall 19, garage de Greifswald où tu te morfondais pendant les loisirs (!) que te laissaient la corvée de vidanges, le « sport », la soupe et les stations prolongées au « Vingt-Trous » ?

Qui ne se souvient des articles répugnants publiés dans ce torche-cul dont nous avons tant apprécié l'utilité après les soupes aux poires du camp ? Qui ne se rappelle l'unanime dégoût que nous inspirait le sinistre individu dont la signature s'augmentait des références : « de l'Auto », du « Stalag II C ». Triste honneur pour l'un et pour l'autre ! J'offre un noyau de datte sèche (encore un souvenir !) à qui me dira où est passé José Meffret !

Théâtre du Camp où défilèrent tant de vedettes à l'orchestre comme sur le plateau ou dans les coulisses. Théâtre d'infortune sur les tréteaux du garage ou riche Gay-Passe-Temps du hall 20, qu'est devenu ton animateur des premiers jours ? Ton prestidigitateur-parrain s'est-il escamoté lui-même et quel coup de baguette magique nous ramènera Giraud ?

Atmosphère enfumée, lumières tamisées, gueulements ou brouhahas, rien ne vous arrêtait, joueurs enfiévrés devant qui les tas de lagermarks s'enflaient ou s'amenuisaient selon la chance.

En face de Goulas ou de Monnier, les petits joueurs s'énermaient au poker. Devant l'abbé Ferrail taquinant sa barbiche, les plus calmes étaient en vain leur crapette. A la table des gens sérieux, Brunet bourrait sa pipe tandis que le bedonnant Valrivière faisait « chuter » le souriant Faulquier.

Du baccara à la banque russe, il y en avait pour tous les goûts, pour toutes les bourses ! Qu'on me permette de rappeler ici le souvenir d'un de ceux qui surent si bien organiser ces jeux qui nous firent tant de bien. Combien évoquent encore la mémoire de Dondenne si tragiquement disparu en 1943 !

(Lire la suite page 3.)

FOL PRES 402

Quelques souvenirs sur la P. U.

« P. U. Rassemblement », lequel des ex-employés de la poste du Stalag II C n'entend point encore retentir ce cri lancé par notre grand Papon — Jean pour les intimes — ; lequel d'entre nous ne revoit pas encore, avec un sourire amusé maintenant, mais plutôt figé à l'époque, ces interminables appels du matin aux heures variables selon les saisons (mais toujours trop tôt pour nous) et qui, une fois terminés voyaient se rassembler les divers kommandos des services du camp en instance de départ pour le « boulot » quotidien. Qu'il en a fallu des « coups de gueule » (permettez-moi l'expression) de nos chers « Rase-Motte » et « Tojo » afin d'obtenir pour ces départs un semblant d'ordre et de discipline ; et encore n'y sont-ils jamais parfaitement arrivés. Contre la force d'inertie des K. G. il eût fallu un nouvel Hercule, et vraiment, nos gardiens n'avaient rien des héros grecs. Enfin, tant bien que mal, le départ avait lieu après un filtrage sévère à la porte du camp par contrôle de toutes les plaques matricules, ceci afin de tenter d'enrayer les évasions dont la cadence à certains moments était assez rapide.

Il ne m'est guère possible de parler ici des temps héroïques de la P. U., c'est-à-dire du temps où elle s'abritait dans la caserne attenante au camp, car à cette époque je n'en faisais point partie et je ne l'ai connue que lorsqu'elle était installée à la caserne Hitler (j'éprouve toujours quelques difficultés à poser ce nom sous ma plume). Je ne veux point d'ailleurs retracer la vie et le travail de ceux qui y étaient employés, mais plutôt essayer d'évoquer quelques souvenirs, de ces souvenirs qui mettaient dans notre vie triste et monotone un peu de joie et de gaieté.

Tout d'abord, je ne peux pas ne pas évoquer la façon dont, peu de temps après mon entrée dans ce service, je fus incorporé au rayon des réclamations en remplacement de notre ami belge, Christian.

Ce dernier, un jour de paye, avait eu l'idée, dans le bureau du trésorier payeur de faire main basse sur un paquet d'étiquettes-colis. Mais par malheur il fut repéré, conduit au bureau du capitaine Bantow, et s'il ne fut pas exclu de la poste, du moins perdit-il sa place — de tout repos d'ailleurs, je dois l'avouer — à mon profit. Il s'en consola très vite, trouvant par la suite une meilleure situation, mais je sais qu'il regretta longtemps d'avoir manqué son coup. Qui ne se souvient aussi du pari qu'avait fait un autre bon camarade belge, Gérard, de ne pas prononcer un seul mot pendant quarante-huit heures, à seule fin de prouver à ses amis qu'il n'était pas tellement bavard ? Et, le plus fort, c'est que, à la surprise générale (pour qui connaît Gérard, ce fut un véritable tour de force) il gagna son pari ; pourtant, pendant deux jours, il fut en butte aux sollicitations ininterrompues de tous ceux qui s'acharnaient à vouloir réentendre le son de sa voix. Seul contre cette coalition il tint bon, mais après, oh ! après, il jura bien que jamais, au grand jamais, il ne recommencerait l'expérience. Qui ne se souvient également d'un autre pari, perdu celui-là par notre ami Pierre Coll, employé au service des lettres, qui dut payer aux gagnants un gâteau au chocolat confectionné par lui. Mais le plus drôle de l'histoire c'est que ce gâteau devait être dégusté pendant le travail, de sorte que, un beau matin, Coll franchit la porte du camp, portant

ostensiblement son gâteau à bout de bras et sur tout le parcours (environ 1 kilomètre) il fallait voir la tête des Allemands que nous rencontrions. De leur vie ces pauvres Poméraniens n'avaient sans doute vu autant de chocolat.

Encore une autre histoire qui arriva à la P. U. alors que nous nous rendions au travail sans sentinelles et sous la seule conduite d'un sous-officier français. Nous devions évidemment marcher au pas cadencé et en ordre, mais en fait la plus grande fantaisie régnait dans nos rangs. Il y avait alors au contrôle VI un adjudant allemand qui, tous les matins, parcourait la ville pour surveiller la tenue des prisonniers et un beau jour il surprit notre détachement dans un ordre qui



n'avait de militaire que le nom. Il entra aussitôt dans une fureur noire et demanda un interprète, voulant nous faire expliquer comment nous devons nous tenir en ville. Evidemment, en l'occurrence, personne parmi nous ne savait parler allemand et personne ne bougea. Sur ces entrefaites arriva un Serbe (vêtu d'une tenue française) et qui se rendait à son travail en ville. L'adjudant l'arrêta et voici à peu près le dialogue qui s'engagea : « Savez-vous l'allemand. — Oui, mon adjudant. — Bon, alors, expliquez à ces hommes qu'ils doivent marcher au pas et ne pas mettre les mains dans les poches. — Pardon, mon adjudant, je sais l'allemand, mais je suis serbe et je ne parle pas français. » Tête de l'adjudant et hilarité générale dans nos rangs, car nous avions suivi... et compris toute la conversation. Une autre fois, nous avons, volontairement alors, marché au pas cadencé en sifflant allègrement, à travers toute la ville ; c'était le jour de la reprise de Kiev par l'armée rouge, succès que nous fêtons à notre manière et qui laissait les Allemands assez rêveurs quant à notre mentalité.

Qui ne se souvient encore de l'aventure arrivée à notre ami Peyronnet, le sympa-

thique chef du service des journaux, qui, ayant camouflé un ou deux de ses colis non ouverts dans un sac se fit pincer par le capitaine Bantow ?

L'affaire n'eut pas de suite grave mais le brave Léon avait eu singulièrement chaud. C'est lorsque la P. U. eut émigré vers la gare qu'elle vécut, je crois, ses plus belles heures. Si les Allemands savaient le nombre incalculable de colis qu'ils n'ont pas eu l'honneur de censurer, ils n'en reviendraient pas.

À l'arrivée de chaque wagon venant de France ou de Belgique, les employés de la P. U. percevaient leurs propres colis et avant de les laisser inspecter par ces messieurs, ils commençaient par retirer tout ce qui pouvait être dangereux (danger de confiscation évidemment). Pour les colis des camarades du camp qui étaient signalés comme suspects, l'affaire était parfaitement organisée et les vaguemestres de compagnies savaient fort proprement faire leur travail.

Il me souvient de certaines caisses adressées à nos amis Maurice Bonin ou Charles Marceau et qui, je crois, n'ont pas dû souvent passer par la censure officielle. Il existait alors un certain Dalois dit Polyte, très expert dans l'art de subtiliser les sacs, auparavant soigneusement marqués ; et tout ceci nous consolait de nombreux petits déboires. Pendant le repos de midi, la P. U. se transformait en un véritable centre de transactions commerciales car le mince rideau de barbelés et le seul gardien qui restait ne pouvaient pas empêcher les camarades des kommandos de ville de venir faire leurs livraisons de viande, légumes ou pain, toutes denrées qui permettaient à ceux du camp de pouvoir délaissier le traditionnel rutabaga ou la délicieuse soupe de feuilles de betteraves. Jusqu'au départ du soir, les baraques servaient alors d'entrepôt aux marchandises troquées et la Paketstelle en particulier servait de magasin général. Malheureusement, sur la fin, lorsque les arrivages de colis s'espacèrent, le camouflage devenait moins facile et il fallait des prodiges d'adresse pour cacher aux yeux fureteurs du capitaine Grosspitch un certain nombre de denrées contingentes. On n'y réussissait pas toujours d'ailleurs et je ne citerai pour mémoire que le brave Ivan Fauché qui, à plusieurs reprises, se fit « piquer » quelques jolis saucissons qui durent agréablement augmenter la ration journalière de viande du capitaine en question. Mais, cependant, le plus compliqué était de pouvoir passer la marchandise en rentrant du travail le soir, au camp. Pour cela, les grandes capes dont certains d'entre nous étaient dotés furent incontestablement très pratiques. Malheureusement, il arrivait quelquefois que ces messieurs de l'Abwehr soient assez malins pour découvrir les musettes garnies et on voyait alors s'amasser dans leur baraque, à l'entrée du camp, des tas de vivres qui, en principe, devaient être remis aux cuisines, mais on eût été bien surpris si, au moment du départ des Allemands, on avait regardé dans leurs sacs. C'étaient là les petits inconvenients du métier et le K. G. devait toujours compter sur la chance pour favoriser ses entreprises.

Pour en revenir à la soustraction des colis à la censure officielle, je pense que tous les employés de la P. U. ont encore en

(Suite page 3.)

Une simple réflexion

Finies les vacances !... Finis les voyages, les excursions, les jeux, les parties de pêche, les baignades, les longues stations allongées ou assises !... Finie la semaine des sept dimanches ! pouvons-nous enfin dire, à la manière d'un de nos « grands ».

Il va donc falloir recommencer à travailler, et à travailler avec ardeur. Oh ! ne croyez pas que je veuille faire ici de la propagande pour le redressement économique de la France ; d'autres s'en chargent qui sont beaucoup plus qualifiés que moi puisqu'ils sont capables de crier plus fort ou d'écrire avec d'autant plus de conviction qu'ils ne sont souvent pas « dans le bain ».

C'est strictement au point de vue amicaliste que je veux me placer.

Au hasard de mes déplacements pendant deux mois, j'ai pu constater que l'esprit prisonnier n'était pas mort ; il subsiste, il est vivace même mais pourquoi donc est-il si peu actif ?

« La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? » disait Joad à Abner dans *Athalie*.

Quand on est présenté à un ancien prisonnier, on sent immédiatement un certain courant de sympathie s'établir ; on est attiré vers lui tout comme il semble qu'il soit poussé vers soi ; il est indéniable que l'on cherche à faire plus ample connaissance, mais y a-t-il là autre chose que de la simple curiosité ? Se demande-t-on aussitôt ce que l'on pourrait faire si l'on s'unissait ? Chacun cherche-t-il à savoir quels sont les besoins de l'autre ? On se reconnaît comme, anciens frères d'infortune, on se sent, confusément peut-être, comme appartenant à la même grande famille, mais le vieil égoïsme a déjà repris le dessus.

Que faire contre cela ? Rien, sans doute malgré les magnifiques exemples de solidarité que nous pûmes remarquer là-bas.

Que les bonnes volontés restent unies ! Qu'elles cherchent par tous les moyens à en découvrir d'autres qui viendront grossir leurs rangs ! Et surtout, qu'elles agissent ! Certaines ont déjà fait leurs preuves ; elles ne demandent que des encouragements et de l'aide.

R. GAUBERT.

Quelques souvenirs sur la P. U.

(Suite de la page 2.)

mémoire la mésaventure qui m'arriva du fait de l'imprudence de certain camarade qui avait eu, non pas la langue, mais la plume un peu trop bavarde, ce qui me valut de passer trois jours en cabane, seul avec mes pensées et sans savoir ce qui m'advenait.

Heureusement, je sus me défendre avec énergie de même d'ailleurs que notre ami Pierre Coll qui avait été également « mis dans le bain » et toute l'affaire se retourna contre l'imprudent qui eut pendant quelque temps tout le loisir de méditer sur les inconvénients qu'il y a quelquefois à ne pas savoir jouer le jeu. (et pourtant c'était un as du bridge).

Si vous le voulez bien, c'est sur cette histoire que je terminerai ces quelques souvenirs jetés à bâtons rompus sur le papier. J'espère que leur lecture vous aura fait passer un moment sinon agréable du moins pas trop ennuyeux ; car avec le recul du temps, toutes nos misères passées s'estompent dans le lointain et, de ces cinq douloureuses années, j'espère que comme moi, vous voulez en oublier les plus mauvaises heures pour n'en conserver que celles qui, malgré tout, nous apportèrent un peu de réconfort et nous permirent, dans une franche camaraderie et une union de tous les instants, de résister et de tenir jusqu'au bout, jusqu'à l'heure où sonna enfin pour nous tous le grand carillon de la Liberté.

René FAURE.

LEUR FIGURE

Dans l'un des numéros d'« Entre Camarades », vous avez pu reconnaître HEGELBACHER « croqué » par GIBON.

Voici un autre de nos camarades que tout le monde a connu au camp. Qui est-ce ?



Gibon

LE CAMP DE SISSONNE

Sissonne, à une vingtaine de kilomètres de Laon, est, depuis fort longtemps, connu par le camp militaire qui se trouve à 1.500 mètres du pays. Ce camp existe toujours. Ceux qui l'ont connu avant la guerre, réservistes venant faire des périodes, artilleurs venant faire leur école à feu, etc. seraient étonnés d'y voir les transformations subies. Depuis 1940 en effet, les Allemands d'abord, puis les Américains ont occupé tour à tour le pays. Ils y ont laissé le souvenir de leur passage. Les premiers ont mobilisé la main-d'œuvre du village pour travailler au camp. A la faveur des seconds il y a eu comme partout un véritable commerce d'échanges et de trocs. A cela s'est ajoutée la liquidation des surplus du camp. Quand vous vous promenez en ce moment à Sissonne, en ville, vous rencontrez des gens habillés en kaki ; ce ne sont pas cependant des militaires, mais les hommes ont des chemises kaki ou des pantalons kaki, les femmes se sont fait des jupes dans de la toile kaki, ou bien des blouses en toile de parachute, les gosses portent des calots kaki. Et je ne parle pas des imperméables, des toiles de tente utilisées, etc. Tout Sissonne vit dans cette couleur.

Le camp lui-même a changé d'aspect. Il y a maintenant des arbres qui, le long des allées, apportent un peu de fraîcheur et rompent la sévérité de l'alignement des bâtiments. Une piscine vient d'être construite. Dans chaque compagnie se trouvent des blocs d'hygiène avec lavabos, douches froides ou chaudes, etc. Deux ou trois foyers avec cinéma et salle de jeux apportent les distractions tant réclamées des soldats, à la fin d'une journée chargée d'instruction. Plus de marabouts : les effectifs réduits actuels peuvent loger aisément dans le « dur ».

Les soirs de semaine peu de soldats descendent en ville. Ils préfèrent d'ailleurs les distractions du camp. Les petits cabarets restent cependant ouverts, les pick-up jouent mais personne ne vient. Le « Père La Prune » est mort. D'autres ont compris : les anciennes salles de café sont transformées en étables, cela rapporte plus ! Les rues jadis si animées semblent désertes.

Oui, l'aspect de Sissonne a bien changé depuis la guerre. Le petit train ne passe plus, un car moderne l'a remplacé. L'hôtel près de la gare s'appelle toujours le « Terminus » : reste d'une époque qui près de nous s'oublie déjà devant le temps si rapide à changer le décor...

Maurice MICHALLET.

NOTEZ...

C'est dorénavant
le premier **MARDI**
(au lieu du premier Mercredi)
de chaque mois
que nous nous
réunirons au

CLUB du BOUTHÉON

Maison des Amicales

68, Chaussée-d'Antin, 68

VENEZ NOMBREUX

et amenez vos camarades.

Coups de soleil

(Suite de la 1^{re} page.)

Aimez-vous les couleurs ? 12 janvier 1941. « Revue de couvertures » qu'ils disent ! Et tandis que la compagnie alignée sous la neige voit blanchir ses couvertures grises, la fouille intérieure est totale. Victimes innocentes des vertes sentinelles : nos petites étagères ! Mais soudain dans nos rangs éclate un chant, ô combien vengeur ! la *Java bleue*, que seule interrompra l'arrivée d'une garde qui voyait rouge. Une fois de plus, ils étaient marrons et vous deveniez les vedettes dorées du Camp : Hérenget et Pila !

**

1947 : Vacances, mer, montagnes, campagnes, famille heureuse, oubliée la Baltique, rouillés les barbelés, vomies les kartoffeln, la vie est belle. Halte ! Pas pour tout le monde. Il y a là-bas dans le sable de Stettin, sous les arbres de Greifwald, des croix de bois qui portent des noms de chez nous. Il y a à Belleville, à Villeurbanne, à la Joliette et ailleurs des gosses qui n'ont pas eu de vacances. Pour qu'ils « vivent » aussi, qu'as-tu fait ? N'aurais-tu pas eu le cœur plus léger, n'aurais-tu pas goûté un meilleur séjour, si avant de partir tu avais songé à offrir tes services, si minces soient-ils, à ceux de l'Amicale ?

R. BUISSONNIERE,

Alger, septembre 1947.

Historique des Secrétariats de Camps

« Je ne te demande pas quelle est ta conviction ni quelle est ta religion, mais quelle est ta souffrance. »

Louis PASTEUR. »

Beaucoup de camarades, membres de nos Amicales, connaissent mal sinon pas du tout, — pour cette raison qu'ils étaient, hélas ! encore sous la griffe des « Chleuh », — ce que furent et ce que firent les secrétariats de camps qui devaient, après la Libération, faire place aux Amicales de Camps rassemblées sous le signe de l'Union nationale.

C'est pourquoi il nous a semblé intéressant de relater en un exposé assez détaillé l'histoire des secrétariats de camps.

Chacun d'entre nous sait que, dans tous les camps, une des tâches à quoi les hommes de confiance consacraient avec ferveur leur activité était la création et le développement d'Amicales régionales.

Ces Amicales répondaient au double but de, spontanément, rassembler les Prisonniers de Guerre qui, émanant d'une même région, évoquaient au cours de leurs soirées d'attente, leur petite patrie d'origine, et les souvenirs communs qu'ils y avaient laissés.

Très rapidement, ces Amicales régionales se sont penchées sur le sort des membres que les circonstances ne favorisaient pas.

Par des détresses exposées au cours de confidences que provoquaient ces réunions, les Prisonniers de Guerre ont eu ainsi à connaître les difficultés que pouvaient traverser les familles de leurs camarades. Ils ont rapidement cherché le moyen de pallier matériellement, par des secours directs et anonymes, ces difficultés momentanées.

Il s'est créé, dans les camps — pour concrétiser

ce qui précède — des mutuelles d'assistance dont les sources étaient des collectes ou des contributions volontaires déposées par des Prisonniers de Guerre de tous les Bataillons, Compagnies et Kommandos d'un même Stalag, dans une Caisse centrale de Secours.

Les fonds destinés à cette caisse de secours appelée, dans certains cas, Mutuelle de Camps, dans d'autres, Coude-à-Coude, Entr'aide Stalag, étaient alimentés par des dons spontanés des Prisonniers de Guerre, sur les émoluments qu'ils recevaient.

Le salaire d'un prisonnier s'élevait à environ 50 pfennigs par jour, fonds qui, dans l'esprit des autorités détentrices, étaient destinés à servir d'argent de poche au prisonnier pour lui permettre de se procurer ce que le peu d'achalandage des cantines pouvait éventuellement mettre à sa disposition.

Les propagandistes des Mutuelles des Camps firent campagne pour que celles-ci puissent recevoir 50 pfennigs par mois et par prisonnier de guerre. Il s'ensuivit rapidement d'assez gros virements de tous les Kommandos, de tous les Bataillons, de toutes les Compagnies, vers la caisse de secours du Stalag central.

Le Service diplomatique des Prisonniers de Guerre fut, à ce moment, pressenti pour discuter avec les autorités détentrices les possibilités de faire transférer en France ces fonds considérables et d'en faire admettre l'échange par le gouvernement de l'Etat français, dans le cadre du clearing franco-allemand.

Les Stalags ne furent pas seuls à alimenter ces mutuelles ; les Oflags, dont les besoins sociaux s'aggravaient de plus en plus, furent aussi considérés. Les Stalags, prirent spontanément la décision de parrainer les Stalags de leur Wehrkreis et de répartir les sommes collectées dans leurs cadres au prorata des effectifs de ceux-ci. L'organisation de cet ensemble de mesures commença à porter ses fruits au mois de

mai 1942. Dans le même temps s'étaient produits les premiers rapatriements ; et ces mutuelles, qui étaient l'émanation la plus pure de l'esprit communautaire né dans la captivité, eurent le bonheur de trouver, parmi les camarades rapatriés, qui, déjà, se regroupaient fréquemment par Camps dans des locaux privés (à rappeler que les premières réunions de prisonniers rapatriés eurent lieu sous le signe du camp évocateur de la captivité), le prolongement normal de leur effort social, puisque ceux-ci se firent en France les correspondants et les distributeurs des fonds collectés dans les Camps.

Les Amicales de Camps étaient nées, non officiellement encore. L'attention du Commissaire Pinol fut, en juillet 1942, attirée par l'essor que surent leur donner leurs animateurs du début. Il décida, au mois de septembre 1942, d'authentifier leur action, d'étendre, autant que faire se puisse, à tous les camps, les moyens matériels propres à pouvoir posséder un secrétariat, des locaux de réunions, et de développer, dans un cadre essentiellement social, leur activité.

Au nombre de quatorze au mois d'octobre 1942, ces Centres d'Entr'aide de Camps avaient alors leur siège social dans l'appartement, mis gracieusement à leur disposition, d'un camarade de l'Oflag XVII-A

Très rapidement, leur extension ne permit pas de conserver ce cadre trop restreint, et grâce à l'entregent et à la volonté de leur président de l'époque, les Centres d'Entr'aide de Camps, car, à l'origine, tel fut leur nom, prirent possession d'un local sis 68, Chaussée-d'Antin, qui devint leur siège social.

De quatre, au début de 1942, à quatorze au mois d'octobre 1942, puis à vingt-six en décembre, ils passèrent à cinquante-six au mois de mars 1943, pour être finalement un par camp, c'est-à-dire soixante-huit, au mois de septembre de la même année.

(A suivre.)

NOTE DE L'U. N. A. C. AUX AMICALES ET DELEGUES DÉPARTEMENTAUX

Il a semblé au Bureau-Directeur que les Amicales nationales et les Délégués départementaux prendraient connaissance avec le plus grand intérêt de l'interview donnée par notre camarade Coudert, délégué départemental de l'U. N. A. C. pour le Maine-et-Loire à la Presse départementale.

Il est à penser que cette communication servira utilement la propagande générale :

UNIS

COMME DERRIÈRE LES BARBELÉS

L'existence des Amicales de camps ne peut être assurée qu'avec le concours de tous les anciens Prisonniers, nous dit leur délégué régional.

Lors du Congrès des Prisonniers de Guerre qui s'est tenu à Angers, au mois de mai dernier, une réunion d'information organisée par les Amicales de camps créées dans le département a fait connaître à de nombreux prisonniers l'existence des Amicales nationales. Jusqu'à présent, ces dernières n'avaient pas fait la propagande nécessaire, en province, pour faire connaître leur existence à tous les P. G. Il est vrai que le but recherché, basé uniquement sur la camaraderie et l'entraide est poursuivi par des dirigeants qui, tous bénévoles, prennent sur leurs loisirs et leur repos de chaque jour, le temps indispensable au fonctionnement de leur groupement.

André Coudert, qui a gardé au fond du cœur « l'esprit prisonnier », président des Amicales des Camps X, délégué régional de l'Amicale des camps pour le Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure et de l'Indre-et-Loire, ne pouvait que donner d'utiles renseignements à ses anciens camarades de captivité et à leurs familles, par l'intermédiaire de nos colonnes. Je l'ai trouvé à son logis du boulevard Descazeaux où j'ai été fort bien reçu.

— Justement, m'a dit M. André Coudert, j'ai l'intention de donner des communiqués aux jour-

naux : une réunion d'information doit avoir lieu en septembre. Tous les prisonniers responsables d'Amicales créées et tous ceux qui voudront bien se dévouer dans l'organisation des nouvelles Amicales y sont d'ores et déjà conviés. Les communiqués préciseront le lieu, le jour et l'heure de cette réunion. Dès maintenant, je me tiens à la disposition de tous les anciens Prisonniers du Maine-et-Loire pour leur donner les renseignements qu'ils désirent, les mettre en rapport avec leur Amicale si elle existe et les aider à la créer au besoin ; qu'ils m'écrivent ici : 11, boulevard Descazeaux.

LE RÔLE DE L'AMICALE

— Quel est le rôle exact de l'Amicale ?

— L'Amicale est le seul organisme capable de rassembler à nouveau des P. G. ayant vécu ensemble les longues années de captivité ; c'est elle qui permet de retrouver une adresse de camarade égarée, de remettre en contact deux amis de kommando ou de stalag, de soutenir la veuve d'un captif décédé et d'aider ses enfants à la place du papa disparu. Enfin, c'est l'Amicale qui représente le noyau le plus fraternel de regroupement sous le signe de l'amitié des camps et de l'entraide.

« Nos dirigeants parisiens qui ont créé les Amicales nationales s'étaient jusqu'à présent cantonnés dans une action plus... parisienne que nationale. C'est ainsi que certaines sections d'Amicales fondées en province étaient ignorées de Paris ou ignorait elles-mêmes l'Amicale nationale. Les Amicales nationales de camps, groupées à Paris, en Union nationale des Amicales ont compris que leur existence ne pouvait être assurée qu'avec le concours des P. G. de toutes les provinces ; c'est ainsi, qu'au cours de l'Assemblée générale de l'U. N. A. C. qui s'est tenue à Paris, il y a un peu plus d'un mois, les Amicales nationales ont adopté, à l'unanimité, un projet de réorganisation qui va enfin permettre un regrou-

pement de tous les P. G. de France qui voudront, sous le signe amicaliste, continuer l'action d'entraide et de solidarité de camps.

— L'Amicale est plus un groupement d'entraide que revendicatif ?

— Oui, néanmoins, elle est représentée sur le plan national et départemental au même titre que les autres groupements P. G. ; elle est reconnue de la même façon par les Pouvoirs publics.

— Et sur le plan départemental ?

— Quelques amicales ont vu le jour et fonctionnent depuis un certain temps. De nouvelles se formeront si l'on en juge par les nombreuses demandes de camarades présents à la réunion d'information tenue à la Mutualité d'Angers, lors du Congrès des Anciens Prisonniers de Guerre.

— Le regroupement des P. G., malgré tout, ne doit pas se faire sur la masse, mais plutôt sur l'élite. L'amicaliste convaincu n'attend pas de son association un service, c'est au contraire lui qui doit l'aider ; la cotisation qu'il paie ne doit pas représenter pour lui la garantie d'un remboursement au centuple, mais l'Amicale accepte, à côté de cela, l'adhésion sans paiement de cotisation du camarade nécessaire et aide celui-ci moralement et pécuniairement s'il est dans le besoin. Enfin, un des soucis constants de l'Amicale est de déceler les veuves et les orphelins du Stalag et de les aider par tous les moyens.

« Et le délégué régional de l'Amicale des Camps qui s'est dépensé sans compter, depuis quelques années, pour ses anciens frères d'infortune, entend bien continuer sa « tâche prisonnière », malgré un travail absorbant : il est secrétaire du Groupement syndical d'Entente du Commerce de détail du Maine-et-Loire.

« R. MOISDON. »

Que chacun médite ces fortes paroles de notre camarade Coudert et fasse dans sa sphère, grande ou petite, tout son possible pour développer l'esprit amicaliste. Nous y gagnerons tous.

Des nouvelles...

Notre ami Alphonse BAUWENS, 30, rue Saxe-Cobourg, à Bruxelles, 3, chef d'orchestre du camp, de passage, adresse un grand et sympathique bonjour à tous ses camarades.

* *

Reçu de bonnes nouvelles de notre ami ROPAGNOL, alias LE BARON. Celui-ci toujours superbe, nez en bataille, sillonne la France entière; il passe sa vie sur les voies ferrées et dans les hôtels, sa serviette bourrée de décrets, d'ordonnances, d'annulations, de rectificatifs.

Heureusement qu'au cours de ces tournées, il arrive à se retremper au sein d'anciens du IIC (car il y en a dans toute la France) Au cours de ces petites réunions, il fait de la bonne besogne pour l'Amicale.

Quand je pense qu'il manifeste son intention de se marier... comme cadeau de noces, je propose une roulotte.

* *

Egalement nous venons de recevoir des nouvelles de notre ancien président Roger BUIS-SONNIERE; elles sont bonnes et il nous prie de dire que malgré les kilomètres qui le séparent de Paris, il n'oublie pas les amis et qu'il serait heureux de recevoir des nouvelles de ceux qui le connaissent. Il promet même de répondre à toutes les lettres... Mettons-le à l'épreuve. En tout cas, s'il est heureux d'être sous le ciel bleu de l'Algérie, il regrette le... métro. Qu'aurait-il dit s'il avait eu à le prendre avec la canicule que nous avons subie!

* *

A propos d'Algérie, nous avons reçu également la visite de notre camarade Simon HADJADJ, venu passer un mois à Paris, pour faire visiter la métropole à sa femme et à sa fille.

Il nous a prié de transmettre un amical bonjour à tous ses amis.

* *

Les amis GOUDET et GRIGNON se rappellent aux souvenirs des anciens de Stettin, toujours prêts à manifester leur sollicitude aux camarades du IIC qui auraient besoin de leur concours pour remettre en état leur dentition; ils leur réserveront toujours un excellent accueil.

Permanences tous les mardis et vendredis, de 18 heures à 20 heures, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e). (Métro Chaussée-d'Antin ou Trinité).

Notre camarade GAGNAIRE Alexandre, à Saint-Galmier (Loire) serait heureux d'avoir des nouvelles des anciens du Kommando VIII/249, à Demmin, et aussi de la cordonnerie de Greifswald.

Nous espérons que beaucoup d'entre eux lui écriront et renoueront ainsi avec lui de solides liens d'amitié.

* *

Le mardi 23 septembre, nous avons eu le plaisir d'avoir la visite à l'Amicale de BOINEAU Jean-Pierre, dit « Le Roi », de passage à Paris, avec sa charmante femme.

Toujours aussi bavard, n'ayant nullement perdu ses talents de contradictoire, il nous a promis un article pour le bulletin. Nous pourrions ainsi vérifier si sa verve s'exerce aussi bien par écrit qu'en paroles.

Nous espérons que son séjour à Paris a été agréable et qu'il a réintégré Grenoble dans d'excellentes conditions ainsi que Mme Boineau.

Ce journal te plaît-il ?

♦ C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas encore adhéré à l'Amicale ?

La Cérémonie à l'Arc de Triomphe

Comme nous l'annoncions dans notre précédent bulletin, l'Union nationale des Amicales de Camps, était conviée, pour la première fois, le 16 septembre, à ranimer la flamme à l'Arc de Triomphe.

Cette cérémonie a revêtu une ampleur que nous n'aurions pu imaginer. En face du cinéma « Normandie », 500 à 600 camarades se groupèrent et partirent en ordre parfait derrière le drapeau de l'U. N. A. C. vers la tombe de l'Inconnu.

A 6 h. 30, une émouvante sonnerie « Aux Morts » retentit et une magnifique gerbe est déposée sur la dalle sacrée. Notre camarade Seydoux, président de l'U. N. A. C., est invité à ranimer la flamme et c'est ensuite la signature du Livre d'Or. Tarin, notre trésorier, signe au nom du IIC.

Nous sommes fiers qu'un tel hommage ait été rendu à la mémoire des morts des deux guerres par ceux qui peuvent se dire des victimes de la guerre puisqu'ils y perdirent un bien précieux : la liberté.

RECHERCHES

Nous serions reconnaissants aux camarades et aux familles de nos camarades qui pourraient procurer une chambre à notre sympathique secrétaire qui les a si bien renseignés avant, pendant et après la Libération. De toute urgence et dans Paris principalement.

D'avance Merci.

NOS ENFANTS A L'AIR PUR

Deux trains ont quitté Paris emportant nos petits, en direction de la Forêt Noire et du château de Soutrain, vers l'air pur.

Le jeudi 17 juillet, 80 gosses amaigris et plutôt pâlots quittaient la gare d'Austerlitz. Si la joie se lisait sur tous ces petits visages, les mamans venues les accompagner sur le quai avaient le cœur un peu gros.

Le voyage s'est très bien passé et déjà les jeunes pensionnaires du château de Soutrain ont fait retentir de leurs rires tous les échos de l'immense parc.

Ils remercient tous les amicalistes qui ont contribué à la réalisation de ce projet qui nous tenait à cœur : Envoyer les enfants des anciens P. C. en vacances.

Le 22 juillet, à 23 heures, 30 enfants de l'U. N. A. C. allaient connaître la Forêt Noire, où certains de nos camarades ont connu un séjour forcé.

Le ministre de la Population était venu souhaiter un bon voyage à tous; la radio et la presse étaient présentes au départ vers cette magnifique contrée.

Remercions l'amicale des anciens P. C. en occupation qui ont marqué la solidarité qui existe entre nous, en permettant ainsi à nos enfants de réparer leur santé dans la joie de vivre et l'air pur.

D'autre part, le Comité directeur de l'U. N. A. C. tient à remercier tout particulièrement Mme Menu du dévouement qu'elle a apporté au départ des enfants en colonies de vacances et à lui adresser ses félicitations.

Rendez-vous de tous les camarades au "CLUB DU BOUTHÉON", Maison des Amicales, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, le 1^{er} mardi de chaque mois.

Liste des adhérents de l'Amicale du Stalag II C (suite)

Rabiller Gaston, Rabuteau Maurice, Raffin Roger, Rahier Loïc, Raillon Marius, Ramond Louis, Raoult Roland, Rapp Augustin, Rappeneau Jean-Louis, Ray Henri, Reau Raymond, Rémond Jean, Renard Lucien, Renard Marcel, Reuchet Louis, Reverchon Charles, Reynaud Louis, Richard Albert, Richard Henri, Richer François, Rigoni François, Robert Joseph, Robinet Marcel, Roche Franck, Rocher Maurice, Rocher Richard, Rodet Eugène, Rongieras Joseph, Ropagnol Paul, Ropital Joseph, Rouge Pierre, Rouillard Henri, Rouille Jean, Rousseau Edmond, Roussel Edmond, Rousselin Pierre, Rouvière René, Roy Marcel, Roze Fernand, Rulence, Rycine René.

Saint-Clivier, Saint-Marty Louis, Salaün Victor, Saligot Robert, Salles André, Sampierri Paul, Sannejan

André, Santelli Francis, Sauneron Paul, Sauvageot André, Sauvegrain Jean, Savreux Marcel, Schaff Georges, Schimmer Anatole, Schlienger Bernard, Schmitt André, Schneck Henri, Seguin Elie, Seguin Louis, Séguin Raymond, Seigneur Jean, Selenoff Grégoire, Selve Antoine, Selves Armand, Serre Louis, Sigogne Roger, Simon Robert, Sol-Dourdin Louis, Solleillant Guy, Sonnet Albert, Soulié Antoine, Soustre François, Sotter Eugène, Sparfel Antoine, Starke Jean, Stenvot René, Sureau Maurice, Surge Maurice, Swietochowski Bruno.

Tallon Joseph, Tarin Robert, Taron Fernand, Tassel Michel, Tassier Roland, Tastu (abbé), Tauzin Albert, Teboul Alexandre, de Tender Jacques, Texier Lucien, Thiercelin Pierre, Thilliez Alphonse, Tho-

mas André, Thomas Evariste, Thouny Jean, Thumilaire Henri, Tierant Eugène, Tireux André, Tisserand Edouard, Tonetto Charles, Torcol Maurice, Tosi Louis, Trape Jean, Triboulet Edmond, Tricot André, Trolliet Michel.

Vacheron Pierre, Vacherot André, Vacquie Pierre, Valence Lucien, Valrivière Jacques, Valroff Claude, Varchon André, Vaultier Maurice, Veiries René, Vérin Jean, Vétillart Michel, Vidal André, Vieillevie Paul, Villepreux Jean, Vignes Gabriel, Vigneau Fernand, Vinay Georges, Vincent Georges, Vignacourt Maurice, Voisin Jean, de Vrégille Maurice.

Wolff Joseph. Yardin Georges, Yette André, Yger Raymond. Zametchkowsky Charles, Zirotti Mafféo.

Alliet Albert.

Bal Charles, Barbasteguy Jean, Barbot (veuve), Béranger Jean, Boulas Maurice, Bouyssou Joseph, Brunot Jean-Marie.

Cazimajou Michel, Chanal Eugène, Codevelle-Godar, Crépel Charles.

Dassot Marcel, Dechambenoit Henri, Denis Fernand.

Formet Marcel.

Gagnaire Alexandre, Goulet Georges, Gross.

Halin Charles.

Jacques Pierre.

Lacombe Alphonse, Lallemand Gabriel, Larramendy (veuve), Lecomte Adrien, Legras Jean.

Pérvier René.

Queyreix Louis.

Carnet du Mois

NAISSANCES

Nous sommes heureux d'annoncer la naissance de :

Dominique, fille d'Antoine BERTIN, 30, avenue du Point-du-Jour, à Lyon (Rhône) ;
Alain, fils de René MALICOT ;
Jean-Louis, fils de notre camarade LE MEE ;
Annie, fille de Robert PRIOU.

Nos félicitations aux heureux parents et nos bons vœux aux charmants bébés.

MARIAGES

Notre camarade Raymond PANNEAU demeurant à La Flèche (Sarthe), nous fait part de son mariage, avec Mlle Eliane GUITTEAU, célébré le 25 avril 1947.

Nous sommes heureux d'adresser aux nouveaux époux nos plus sincères félicitations et nos vœux de bonheur.

* *

Nous sommes heureux d'annoncer le mariage de notre camarade Henri BENOIST avec Mlle Gisèle MOREL-CHEVILLET.

Nos vives félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur.

* *

Notre ami Richard ROCHER, membre du bureau de l'Amicale depuis fort longtemps, nous prie d'annoncer son mariage célébré le 17 septembre 1947, avec Mlle Alice LEBLACHER.

En tant que délégué à la province dans le bureau, ROCHER nous a été d'un concours très précieux ; d'un dévouement sans limite, il nous a rendu de signalés services. Espérons que son nouveau rôle d'époux et ses obligations ne l'empêcheront pas de nous consacrer quelques heures du temps qui ne lui appartiendra dorénavant plus en entier.

Mon cher ROCHER, nous te prions de trouver ici l'expression de nos vifs remerciements pour le travail que tu as donné à l'Amicale. Nous t'adressons, ainsi qu'à Madame, nos félicitations les plus sincères et nos plus chaleureux vœux de bonheur.

A TOUS NOS CAMARADES

Afin que notre Bulletin soit encore plus intéressant, envoyez-nous des articles, des anecdotes, ou même des suggestions.

Les colonnes d'Entre Camarades sont ouvertes à tous.

Amis

qui ne savez quel est le montant de votre cotisation et qui ne savez où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1947 la cotisation minimum est portée à 150 francs,

mais un peu plus sera toujours agréablement accueilli.

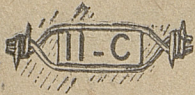
UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin

Compte courant postal 5003.69

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez le chercher un jour à notre permanence du mardi ou vendredi.

Prix imposé :

A l'Amicale 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.

PETITES ANNONCES

Notre camarade ROUGE Pierre, 78, rue Dutot, Paris (15^e), serait heureux qu'on lui indique une maison qui pourrait lui donner du travail à domicile, à savoir : montage, ajustage de pièces détachées, soudage de pièces électriques (câblage, etc.), montage de jouets.

Nous serions reconnaissants à celui qui renseignerait convenablement Rouge.

DEMANDE D'EMPLOI

Nous serions heureux qu'un camarade trouve une place à la veuve de notre camarade QUERNEAU, décédé le 15 juin 1947 et habitant 35, rue Debellyme, Paris (3^e).

Mme Querneau pourrait être employée comme cuisinière ou femme de ménage. Nous la recommandons grandement à la bienveillance de tous. Merci beaucoup d'avance.

DEMANDES D'ADRESSES

Félix EGO, rue Lavis, à Ligny-en-Cambrésis (Nord), recherche l'adresse de l'aspirant BIOUS LOUX Louis.

Merci à celui qui pourrait lui donner ce renseignement.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade TRICOT,

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès, Paris (19^e)
(Métro Porte de Pantin).

S'il vous faut un imperméable, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol, Paris (4^e), se fera un plaisir de vous le fournir.

Représentant fonderie d'aluminium (moulages tous modèles au sable, petites coquilles) recherche clients.

S'adresser à AERNOUDT Gaston, 59, rue Orfila, Paris (20^e).

Sur vos bulletins d'adhésion, donnez-nous votre adresse exacte. Des journaux nous reviennent faute de précisions, signalez-nous les rectifications nécessaires.

Quand vous écrivez à l'Amicale, n'oubliez pas de joindre un timbre à vos lettres pour la réponse.

Si vous rencontrez un ancien camarade du II C qui ne soupçonne pas l'existence de notre Amicale, donnez-lui notre adresse ou faites-nous connaître la sienne nous lui enverrons un spécimen de notre journal et une fiche d'adhésion.

Négociants en vins,
Camarades qui voulez vous constituer une bonne cave,

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée, Chouilly, par Épernay (Marne)
vous fournira ses meilleurs vins de Champagne.
Livraison à domicile.

HOTEL DE FRANCE
MONT-LOUIS (P.-O.) 1600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire
Garage - Chauffage Central - Dernier Confort
Téléphone : 20

J. DAMPFHOFFER,

Tailleur

71, rue Royale, VERSAILLES (S.&O.)

TIMBRES : Achat, Vente, Échange

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, PARIS (20^e)

GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8, PARIS (11^e)

BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

Janville

(Eure-et-Loir)

Camarades qui voyagez, n'allez pas en Touraine sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvotte TOURS (Indre-et-Loire)

Vous l'avez belle...

SI VOUS VISITEZ NANCY

Téléphonez à GOREL

VOUS AUREZ UN TAXI

Tél. 45-45 et 64-14

Si ce journal te plaît c'est que tu n'as pas oublié les copains et ton devoir est de le faire connaître à ceux de nos camarades qui n'ont pas encore adhéré à notre Amicale.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. B. (B. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris